

THÉÂTRE DE  
L'AQUARIUM  
LA CARTOUCHERIE

# BOURREAUX D'ENFANTS !

MODESTE PROPOSITION... d'après Jonathan Swift, mise en scène François Rancillac  
L'HOMME QUI RIT d'après Victor Hugo, mise en scène Christine Guénon  
LA PLUIE D'ÉTÉ d'après Marguerite Duras, mise en scène Lucas Bonnifait  
NOTRE AVARE d'après L'Avare de Molière, mise en scène Jean Boillot

PARIS 12<sup>e</sup>

19 mars → 28 avril 2013

Tél. 01 43 74 99 61  
theatredelaquarium.com



DU 19 MARS AU 5 AVRIL, CHAPITRE 1 : MODESTE PROPOSITION... suivi de L'HOMME QUI RIT / DU 9 AU 28 AVRIL, CHAPITRE 2 : LA PLUIE D'ÉTÉ suivi de NOTRE AVARE  
Productions Modeste proposition... Théâtre de l'Aquarium, La Comédie de Saint-Etienne - CDN / L'homme qui rit Théâtre de l'Aquarium, Cie Chaos vaincu / La pluie d'été aide à la diffusion Arcadi - Le Club de la Vie immitable, co-réalisation  
La Loge / Notre Avare NEST - CDN de Thierville-Lorraine, coproduction Cie La Spirale - Jean Boillot, le TAP-Théâtre-Auditorium de Poitiers / Le Théâtre de l'Aquarium est subventionné par le Ministère de la Culture et de la Communication  
Direction Générale de la Création Artistique, avec le soutien de la Ville de Paris et du Conseil Régional d'Île-de-France / Licences 1033612-1033613-1033614 / Théâtre de l'Aquarium - La Cartoucherie - route du champ de manoeuvre - 75012 Paris

## REVUE DE PRESSE

→ contact

Catherine Guizard

01 48 40 97 88 & 06 60 43 21 13

lastrada.cauizard@gmail.com

## Les pauvres font trop d'enfants : mangeons-les !

Au Théâtre de l'Aquarium, dans le cadre du cycle « *Bourreaux d'enfants !* » Chap. I, François Rancillac met en scène *Modeste Proposition*, d'après un texte sulfureux de l'écrivain Jonathan Swift.

David Gabison apparaît sur scène, en costume gris et chaussettes roses. Il est l'homme providentiel, mais incompris, habité par son seul bon sens et son dévouement à la cause commune. C'est en véritable expert, doublé d'un crocodile à la larme facile, qu'il nous expose sa théorie. Bien nourrir les bébés des pauvres, pour ensuite les manger, serait la solution. Il y aurait alors moins de pauvres, de délinquants en devenir, et un commerce de restauration pourrait se développer. Rien ne serait perdu, la peau de bébé ferait d'admirables gants pour les dames et des bottes d'été pour les messieurs. Et pour ceux qui subsisteraient, cette racaille paresseuse, qui ne connaît ni la peur de voler ni la honte de mendier, il serait judicieux de leur faire porter un insigne distinctif. Mais pour mettre en œuvre un tel programme, il faut, bien sûr, avoir le « courage » de transgresser de nombreux « tabous », tels la compassion, l'altruisme...

*Modeste proposition pour empêcher les enfants des pauvres d'être à la charge de leurs parents ou de leur pays et pour les rendre utiles au public*, a été écrit par Swift en 1729. Ce spectacle interroge dans un même temps le contenu du discours et la place de celui qui le tient. Nous entendons alors combien l'alliance entre la posture et l'imposture ne doit son existence qu'à la seule condition de nier au préalable les causes réelles de la pauvreté. Est sous-entendu le caractère fataliste et naturel de la misère, ce qui fera dire, des années plus tard, à Margaret Thatcher : « Il n'y a pas d'alternative au libéralisme » et à notre expert de service, Alain Minc : « Le capitalisme ne peut s'effondrer, c'est l'état naturel de la société. La démocratie n'est pas l'état naturel de la société. Le marché, oui. » Sur un tableau en fond de scène, cette citation de Swift : « L'ambition, souvent, fait accepter les fonctions les plus basses, c'est ainsi qu'on grimpe dans la posture où l'on rampe. » Nous voilà prévenus.

La mise en scène de François Rancillac et le jeu de David Gabison sont diablement efficaces. Le plateau se transforme en un véritable accélérateur de pensées où la collision entre la farce et la tragédie provoque chez le spectateur une multitude de réactions allant de l'hilarité à la sidération silencieuse. Le rire devient grimace lorsque sont pointées les analogies saisissantes entre la rhétorique naturaliste du libéralisme et celle eugéniste du fascisme. Par un final astucieux, François Rancillac nous invite à penser notre place de spectateur. Serons-nous le même devant « l'expert » de Swift et celui que nous verrons peut-être sur notre télévision après le spectacle ?

L'affiche désuète, un brin macabre qui nous présente une poupée en plastique, entourée de fleurs et affligée d'un gros cadenas, nous fait un drôle de clin d'œil.

Des écrivains célèbres, Jonathan SWIFT et Victor HUGO ont été invités au Théâtre de l'Aquarium par François RANCILLAC, pour nous parler du sort réservé aux enfants sous les latitudes aussi bien de la politique que du drame. Évidemment, il ne s'agirait que de fictions n'engageant que leurs auteurs mais par un croisement du destin ironique, ils font se retourner dans leurs tombes des vivants tels que nous.

**Modeste proposition concernant les enfants des pauvres, et autres pensées sur divers sujets moraux et divertissants d'après Jonathan Swift adaptation et jeu David Gabison, mise en scène François Rancillac**

Il faut bien se rendre compte que l'homme dispose d'un cerveau lui permettant de gloser sur tous les sujets. Si l'on s'amuse à parcourir toutes les propositions de nos députés dont beaucoup ont sombré dans l'oubli, on découvrirait des modèles de dissertations prêts à l'emploi permettant à n'importe quel prétendant au perchoir de manifester, outre son talent d'orateur, l'importance de son rôle dans la société. Mais celui qui se targue d'avoir reçu au berceau toute la science lui permettant de décrypter la nature humaine est peut être un génie méconnu.

Tel se présente ce Monsieur X, sorte de lanterne magique, créé de toutes pièces par Jonathan SWIFT, pasteur pamphlétaire, féru de science politique.

Avouons qu'il saura nous convaincre, ce brave homme au bon sens inouï qui a réponse à tout. C'est d'ailleurs ce qui séduit dans son discours, cette capacité qu'il a de rebondir à toutes les observations qui pourraient contrecarrer son raisonnement.

Comment ne pas être séduit par les propositions d'un homme qui trouve des solutions pour éradiquer la misère, ce fléau qui écorne notre idéal de bonheur humain. Nous découvrons que rapidement nous pouvons perdre tout défaut humain dès lors que nous sommes pris dans le rouage de lois, de diktats qui font des hommes des objets, des instruments au même titre que les animaux. A l'abattoir les pauvres, vous êtes fichés, ce n'est pas votre faute, de la même façon que nous adorons la viande, celle de vos bébés dodus saura faire le bonheur du palais des riches nés pour jouir et rendre grâce à Dieu.

Il s'exprime si bien ce Monsieur X philanthrope, d'une bonne foi si sympathique, que nous serions prêts à l'attendre à la sortie pour le saluer. Bravo, bravo, Monsieur David GABISON, votre leçon de politique est géniale, permettez que nous vous applaudissions ainsi que votre créateur Jonathan SWIFT pour votre prestation qui ferait pâlir nombre de nos politiques en panne d'inspiration.

**L'homme qui rit d'après le roman de Victor Hugo**

Que vous ayez lu ou non ce roman incroyable de Victor Hugo, nous vous recommandons d'aller voir son adaptation au théâtre par Christine Guênon. Vous rentrez de plein fouet dans le génie de la langue de Victor Hugo, prodigieux conteur, créateur de personnages fascinants, extraordinaires, véritables tribunes de ses révoltes.

« L'Homme qui rit », considéré comme un roman initiatique, raconte le parcours de Gwynplaine, un enfant volé, défiguré puis abandonné par les comprachicos, recueilli par Ursus, un saltimbanque dont le seul compagnon est un loup.

C'est la voix du peuple que veut faire entendre Victor Hugo à travers Gwynplaine qui résume ainsi sa vie lors de son discours à la chambre de lords :

*« Une nuit, une nuit de tempête, tout petit, abandonné, orphelin, seul dans la création démesurée, j'ai fait mon entrée dans cette obscurité que vous appelez la société. La première chose que j'ai vue, c'est la loi, sous la forme d'un gibet ; la deuxième, c'est votre richesse, sous la forme d'une femme morte de froid et de faim ; la troisième, c'est l'avenir, sous la forme d'un enfant agonisant ; la quatrième, c'est le bon, le vrai et le juste, sous la figure d'un vagabond n'ayant pour compagnon et pour ami qu'un loup. »*

Gwynplaine dira encore : *« L'homme est un mutilé. Ce qu'on m'a fait, on l'a fait au genre humain, on lui a déformé le droit, la justice, la vérité, la raison, l'intelligence, comme à moi les narines, les yeux, et les oreilles; comme à moi on lui a mis dans le cœur un cloaque de colère et de douleur, et sur la face un masque de contentement ».*

Christine Guênon, sur scène, a l'allure d'un Gavroche à l'ossature frêle mais nerveuse. Elle est un personnage de Victor Hugo, elle résume tout entière ceux de l'épopée de « L'homme qui rit ». À travers elle, c'est toute la complexité des personnages, leurs drames, leur humanité, leur violence à fleur de peau qui bousculent les spectateurs captivés. Devenue corps de livre qui parle, hypnotisée elle-même par son récit, elle se transforme suivant les tribulations de Gwynplaine et d'Ursus, pour devenir l'homme qui rit, qui invoque son destin, celui de Lord des pauvres.

C'est poignant et d'une saisissante vérité. La vision de « l'homme qui rit », le visage contracté par son rire figé, frêle mais si passionné, nous emporte dans la houle de son message. C'est fulgurant, c'est fort, bravo Christine Guênon !

## Le rire souffrance

Avec « l'Homme qui rit » présenté au théâtre Le Colombier, Christine Guênon est présente sur tous les fronts : en plus d'avoir adapté et mis en scène le roman de Victor Hugo, elle assure seule l'interprétation de plusieurs personnages. Cette entreprise difficile est maniée avec dextérité et talent.

« Qui connaît aujourd'hui le nom de comprachicos ? », entame Christine Guênon, minuscule sur l'immense plateau du théâtre. Ce terme inventé par Victor Hugo désigne les trafiquants d'enfants en Angleterre à la fin du XVIIIe siècle, explique-t-elle les mains dans les poches. Ces hommes volaient et mutilaient des nourrissons, avant de les exhiber dans les foires. Tel fut le sort réservé au héros répondant au nom de Gwynplaine : à l'âge de deux ans, deux cicatrices l'ont affublé d'un sourire ignoble. Dès lors, il fut condamné à susciter le rire par sa monstruosité. Parmi les quelques 800 pages du roman, Christine Guênon a su faire des coupes judicieuses dans le récit. Si elle a omis certains passages, elle s'est d'avantage concentrée sur le destin hors du commun du héros.

Sans que l'on ne s'en aperçoive, la comédienne réussit en une poignée de minutes et grâce à ses talents de narratrice à nous transporter plus de trois siècles en arrière, au cœur du drame créé par Victor Hugo. À cela près qu'elle s'éloigne du ton dramatique de l'œuvre originale pour insuffler une touche comique au récit. Ainsi, lorsque Christine Guênon considère que l'auteur va trop loin en plaçant toute la misère du monde sur les épaules de Gwynplaine, elle n'hésite pas à lancer un « merci, Victor » ironique. Après tout, n'est-il pas question de rire dans l'Homme qui rit ?

La comédienne ne se limite pas à jouer les narratrices. Tour à tour, elle incarne Gwynplaine et Ursus, un saltimbanque misanthrope qui se prend d'affection pour le héros, abandonné à l'âge de dix ans dans un des recoins sordides de Portland. La neutralité de sa tenue noire et blanche, lui permet de passer aisément d'un personnage à un autre. Il lui suffit de s'allonger sur un banc pour incarner Ursus ou de se farder le visage de blanc pour se mettre dans la peau de Gwynplaine. Mis à part quelques accessoires, aucun décor ne vient combler les 11 x 13 mètres du plateau. La profondeur de l'espace cerné de hauts murs noirs permet de laisser notre imaginaire se perdre dans les paysages suggérés par la comédienne.

### Du misérable saltimbanque au lord Clancharlie

Alors que Gwynplaine passe sa vie sur les foires à divertir le public, sa véritable identité lui est soudainement restituée. De misérable saltimbanque, il devient l'héritier des lords Clancharlie. N'oublions pas que la coexistence du grotesque et du sublime est une des spécificités de l'univers hugolien. C'est sans doute dans cette dernière partie que la comédienne excelle. Assise sur une chaise face au public, Christine Guênon se pare d'un simple élastique sur le visage pour illustrer le rictus figé du personnage. Le visage déformé inondé de lumière, elle restitue avec talent le plaidoyer politique réalisé par Gwynplaine à la chambre des lords.

« Je serai le lord des pauvres », affirme Gwynplaine. Son « masque de contentement » en guise de cache-misère lui permet de dissimuler « toute la gueuserie du monde ». Car, en plus de dénoncer la bêtise humaine occupée à rire du monstrueux, il incarne la mutilation faite à l'humanité par la noblesse et les excès de leurs privilèges. Christine Guênon a pris le parti d'achever la pièce sur cette dimension allégorique de la misère. Et cette conclusion ne manque pas de nous plonger dans une réflexion sur l'injustice sociale qui continue de sévir aujourd'hui.



L'Aquarium nous propose deux adaptations de textes, jouées dans deux salles et dans deux atmosphères bien différentes, qui ne sont pas écrits pour le théâtre à l'origine, mais qui ont pour point commun de représenter les enfants comme reflets des névroses des adultes.

### **Modeste proposition... d'après Jonathan Swift.**

Dans *Modeste proposition concernant les enfants des classes pauvres, et autres pensées sur divers sujets moraux et divertissants*, le metteur en scène François Rancillac nous propose une compilation d'extraits d'opuscules de Jonathan Swift autour de la question : « que faut-il faire des enfants pauvres ? ». Fort du constat qu'ils coûtent la somme de 2 shillings par an à leur mère, « haillons compris » – la précision plusieurs fois répétée ne manque pas de faire sourire –, Swift a imaginé une solution radicale pour remédier à ce non-sens économique : les vendre aux plus riches pour qu'ils puissent... les manger. L'humour du spirituel satiriste irlandais, auteur des *Voyages de Gulliver*, fonctionne encore aujourd'hui. Il est bien servi par une scénographie qui souligne le contraste entre une comptabilité scientifique qui se veut rationnelle et très démonstrative et une solution qui dispute l'horrible au grotesque. Ce contraste est aussi celui du comédien, David Gabison. Avec son visage de vieil homme sévère, sa contenance austère et son costume de professeur, il joue une froideur que démentent une bonhomie avec laquelle on s'étonne de sympathiser... et des chaussettes roses du plus bel effet.

### **L'homme qui rit d'après Victor Hugo**

La seconde partie est une adaptation du sombre roman de Victor Hugo, *L'homme qui rit*. L'action a été resserrée autour de quelques personnages que Christine Guênon incarne tour à tour : le narrateur, Ursus, Homo et Gwynplaine – l'enfant défiguré. Il est toujours question des injustices sociales, l'humour au second degré a cédé la place au tragique de la situation de l'enfance maltraitée. La très belle performance de comédienne que nous offre Christine Guênon est réellement époustouflante, et le public ne s'y trompe pas, qui lui offre l'ovation qu'elle mérite. Sans doute le numéro vaut-il à lui seul le déplacement.

Premier volet de « Bourreaux d'enfants ! ». Si les pauvres ne pouvaient pas avoir d'enfants, que mangeraient les riches ?

Jonathan Swift, un cartésien en culotte de foi doté d'un esprit critique excessif à la lecture de ses théories. Le monde serait monde si l'irrationnel ne donnait pas bonne conscience à des hommes avides de pamphlets philosophiques.

L'intérêt des grandes causes se manifeste sur les conséquences d'un désastre moral et immatériel. Les valeurs justes et humaines, telles sont celles qui devraient être enseignées dans les écoles et les collèges. L'homme digne porte l'habit qui sied à sa condition sociale et marche droit sans obliquer du regard vers les va-nus-pieds. Ainsi, Swift espérait-il voir la société correspondre à l'idée qu'il s'en était fait.

François Rancillac n'a pas trouvé son pareil en la personne de David Gabison pour interpréter le rôle du théoricien dans *Modeste proposition concernant les enfants des pauvres*. Roueries et fines allusions choquent les conventions du commun des mortels et s'enchaînent sur une série de propositions aussi surprenantes les unes que les autres. Les préjugés faussement intellectuels trouvent en ce lieu pavillons baissés car il n'est de vérité jamais bonne à écouter quand il est question de la nature sociale de l'homme.

Comment gérer la pauvreté grandissante de nos populations ? En commercialisant la chair de leurs bébés, qui procurera aux classes aisées une nourriture recherchée. Les mendiants polluent nos rues ? Etiquetons les nationaux et chassons les autres à la mer...

Un tableau démesuré installé en fond de scène invite à la lecture des principes de Jonathan Swift. David Gabison, le costume porté avec l'élégance de l'âge, rentre la serviette en main et prend place derrière une table providentielle. Il scrute le tableau et du doigt indique tel algorithme ou telle diatribe. Démonstrations et commentaires s'ensuivent dans un simili monologue, l'intervenant orientant ses explications vers l'assistance. Existe-t-elle vraiment ou est-ce l'imagination de l'éminent orateur qui feint la réalité à la reproduire ?

Le verbe s'ajuste à la ponctuation, une partition de propos et de contre-propos s'échelonnent en prenant pour appui les classes pauvres. La question des enfants nés dans la misère soulève un tollé en silence. Les bouches se taisent pour ne pas perturber le conférencier et les yeux distillent des témoignages de complicité ou d'incompréhension. Le pacifisme de Gabison en Swift est déconcertant dans l'exposé des théories relatives à l'élevage et l'engraissement des nouveau-nés jusqu'à l'âge d'un an. Ensuite, commerce de chair sera destiné aux riches afin qu'ils se nourrissent d'un produit sain et économique.

La cruauté du discours tient en quelques mots et en cinquante minutes car elle est criante de paradoxes et d'intolérance. Ethnographie de clichés renvoyant à de sombres événements de l'histoire contemporaine où se devinent au second degré holocauste et génocides.

Le comédien tempère la gravité du débat en demeurant bien sûr de ses réflexions, lesquelles sont guidées par le fil d'une pensée étrangement claire lucide. L'ensemble est construit d'abnégation et de dérision, le public, conquis par ce premier volet de Bourreaux d'enfants, réagit favorablement le point final posé.

La mise en scène de François Rancillac en deux mots, misanthropie et philanthropie. Ce premier volet du chapitre « *Bourreaux d'enfants !* » ouvre la voie sur une question contemporaine et sociétale : Qui est utile à qui ?

Deuxième volet de « Bourreaux d'enfants ! ». En tout rire, sommeille la face de l'homme.

L'adaptation du roman de Victor Hugo, *L'Homme qui rit*, par Christine Guênon se traduit avec ses impressions exprimées en amont : "C'est un vieil homme notre Totor quand il écrit L'homme qui rit... Certain, bien moins talentueux qu'au XIXe et oublié aujourd'hui, a osé dire qu'il coûte de le lire et qu'il pourrait déshonorer intellectuellement la vieillesse d'un homme qui n'a pas su se taire à temps... Pour Dumas, c'est un souffle surhumain, pour Claudel, le chef-d'œuvre de Victor Hugo et j'aime Claudel d'aimer cette œuvre... C'est mon livre et je dépose d'un geste sur scène car je suis saltimbanque, je ne suis qu'une voix qui encourage à la lecture... Les chanceux qui ne l'ont pas lu, les heureux qui veulent y retourner."

Lire Victor Hugo est toujours une première fois. Sa biographie, un conte des mille et une histoires calligraphié de liberté, de passion et d'exil. Sa bibliographie s'élève sur le panthéon des grands écrivains, lesquels jouissent avec la langue française en la couchant en vers et en prose.

Agé de 67 ans et toujours consigné à Jersey au moment de la publication de *L'Homme qui rit*, Hugo chronique le misérabilisme de la nature humaine. L'homme condamné par les difformités physiques devient objet de convoitise, bête de foire, monstre à exposer sur les places publiques en échange de menues pièces.

La faveur des chanceux n'est pas d'être de contre-façon, mais de pouvoir se moquer ouvertement des estropiés de la vie. Au silence des mots, la méchanceté d'un regard se veut une menace blessante et oppressante. Aux malchanceux, l'exil et l'errance sont les fers de l'intolérance et du rejet.

*L'Homme qui rit* revient sur la scène de l'Aquarium après y avoir été présenté en 2010 et interprété par Christine Guênon. Tour à tour adaptatrice, metteuse en scène et comédienne, Christine Guênon lève le voile sur un roman sombre à faire pâlir la face du monde. Dans une scénographie épurée, les miroirs ébréchés d'une coiffeuse renvoient la pudeur du texte à l'intensité de la narration exprimée par la comédienne. Elle a l'intelligence d'être un visage parmi plusieurs visages sans occulter le désir de découvrir l'histoire du jeune garçon. Le misanthrope Ursus recueille dans sa roulotte deux enfants abandonnés dans le froid et la neige : une petite fille aveugle et un garçon horriblement défiguré par des trafiquants d'enfants : Gwynplaine, au visage tailladé d'un rictus ineffaçable, devient rapidement le célèbre "Homme qui rit", vedette incontestée des foires de la vieille Angleterre... jusqu'au jour où il apprend qu'on l'attend à la Chambre des lords !...

Le saltimbanque se glisse en autant de personnages à parodier qu'il en rencontre en chemin. Il regarde le monde avec désintérêt car après son passage, il ne reste rien ou presque. Christine Guênon vagabonde entre les lignes du roman de Victor Hugo en dosant avec subtilité la narration de poésie et de romantisme. Elle marche à bonne allure sur l'histoire de Gwynplaine en lui restituant justesse et vérité. Ses murmures ressemblent à des cris désespérés, ses joies feignent des souffrances vécues de l'intérieur, ses yeux pétillants dessinent une esquisse dépourvue de couleurs.

Bien plus qu'un roman, *L'Homme qui rit* raconté par la comédienne s'écoute comme un conte. Christine tient de corps en bouche les sens artistiques propres aux grands interprètes. Le drame de l'histoire de cet enfant violenté s'ouvre sur les pages d'une autre histoire écrite en caroline.

De malheur de rire, réside le rire farceur avec l'acceptation de la différence par les chanceux. Une feinte à l'ironie des hommes magistralement interprétée par Christine Guênon.

# Un Fauteuil pour L'Orchestre

« Modeste proposition » de Jonathan Swift mise en scène de François Rancillac

'La vision est l'art de voir les choses invisibles' Jonathan Swift

Voici un homme qui a beaucoup réfléchi sur les mesures à prendre concernant les enfants des classes pauvres qui jonchent les rues de nos villes. Et c'est au milieu de ces vieux journaux qu'il se déroule le tapis rouge pour nous faire partager sa vision. David Gabison alias Jonathan Swift, dans son costume sombre, chaussettes mauves, va pousser le bon sens jusqu'à l'absurde et nous expliquer avec le sérieux d'un professeur, d'un conférencier, d'un expert, d'un scientifique, d'un économiste, comment gérer la pauvreté galopante qui envahit l'espace public. Avec minutie, il va ouvrir ses dossiers, sortir ses papiers, carte de géographie à l'appui il va conspuer les papistes et nous démontrer par  $a + b$  le bien fondé de manger du bébé. Et s'il n'a pas l'air commode c'est, dit-il, que 'l'homme aimable est un homme aux idées malsaines'. Sur son tableau noir, l'homme prophétise, additionne et soustrait de l'humain, pour en arriver à la pire des conclusions : le cannibalisme.

C'était en 1729, Swift s'attaquait alors aux politiques de l'Angleterre qui affamaient le peuple irlandais. Étrange résonnance du pamphlet censé nous faire rire jaune et qui fait froid dans le dos, quand se superposent les images de ces corps écroulés, croisés plus tôt, gisants au milieu de l'hiver, sur une plaque de métro, et qui n'ont pour seule protection que la couverture d'un carton. Voilà peut-être pourquoi nous ressentons avec tant d'acuité la fragilité de David Gabison, voilà sans doute pourquoi nous nous attachons à cet acteur singulier, et que l'on a soudain besoin d'en savoir plus sur lui. Soudain sa posture ambiguë d'orateur concentre tous les dangers qu'on ne veut pas voir, provoque une angoisse diffuse, à laquelle nous voudrions échapper. Car, l'air de rien, dans les pas de Swift, sous la direction de François Rancillac, il vient de nous rappeler que la sauvagerie est toujours parmi nous.

« L'homme qui rit » d'après le roman de Victor Hugo, mise en scène Christine Guênon

J'ai senti le besoin d'affirmer l'âme' Victor Hugo

La deuxième partie de la soirée nous conte l'histoire d'un enfant que l'on a mutilé. Les Comprachicos l'ont défiguré et abandonné à son sort. Là encore, les marques de violences et d'exclusion butent sur les notions d'égalité, et l'on doute encore et toujours d'apprendre un jour à vivre ensemble. Dès le premier instant, l'actrice en marcel nous happe, nous harponne, nous habite. Un petit bout de femme sur un plateau nu nous embarque dans une vaste épopée. Une seule femme va nous immerger dans le chef d'œuvre de Victor Hugo, passant par quatre figures, nous faisant voyager dans le 19ème siècle. Et nous la suivons, en apnée, suspendus à son souffle, nous avons froid, nous avons peur, nous n'existons plus, faibles parmi les faibles, plus petits qu'un atome. Une seule femme qui découd les codes du genre, devient homme, enfant, bête affamée, parcourt le monde, ressurgit du chaos et tombe et se relève, et cherche partout les traces d'une humanité disparue. Par sa bouche, les mots du poète nous élèvent, nous transportent dans les replis surréalistes qui sont encore et toujours, hélas, une réalité.

Dans ce roman initiatique l'enfant abandonné va traverser toutes les épreuves, rencontrer la mort, puis sauver une vie, une petite fille, puis trouver Ursus, magnifique personnage, figure de la bonté et qui n'avait, jusqu'alors, supporté que la compagnie d'un loup. L'itinéraire de l'orphelin qui a traversé la torture, et s'est senti écrasé par l'univers, est sidérant et, Christine Guênon, arc-boutée à la langue d'Hugo, nous stupéfie. Elle dessine la plaine enneigée, le ciel étoilé, la falaise abrupte, façonne le bruit des vagues, le souffle de l'errance et du naufrage des bourreaux, repousse l'ombre de la bouteille qui rendra son identité à l'homme qui rit. Et le charme opère, à chaque changement de rôle, dans chaque silence, à chacun de ses pas, une nouvelle clarté, un champ du possible. Et c'est dans la chambre des Lords que les convictions de Victor Hugo s'expriment : droit, justice et vérité. Il pensait alors pouvoir détruire la misère. L'homme au rire monstrueux n'a pas fini de se préoccuper de l'avenir.

Anna Graham - Un fauteuil pour l'Orchestre

mars 2013





## « Bourreaux d'enfants ! », chap. 1

Ce spectacle rassemble deux spectacles courts. Le premier, *Modeste proposition concernant les enfants des classes pauvres*, d'après Jonathan Swift, trouve un écho formidable dans la crise actuelle. Écrit en 1729, ce pamphlet provocateur, sous couvert de rationalité économique et avec une logique implacable, propose des solutions radicales, efficaces et salutaires pour résoudre le problème de la misère des chômeurs irlandais et de leurs enfants. Il est extraordinaire que plus de cinquante ans avant les écrits d'Adam Smith et cent ans avant ceux de Malthus, le texte de Swift apparaisse comme une réponse à leur propos. Mais c'est sur le ton de l'humour noir que Swift a exprimé sa condamnation de la haine sociale à l'œuvre dans le sort fait aux plus pauvres en Irlande.

Ce texte est mis en scène de façon intelligente et radicale par François Rancillac. Cela prend la forme d'une conférence, où le conférencier (excellent David Gabison) devant un tableau couvert de citations et d'équations, va chercher à nous convaincre du bien fondé de ses propositions révolutionnaires, dont l'efficacité semble imparable, mais qui se heurtent, malheureusement selon lui, à la paresse intellectuelle et aux préjugés. A l'instar d'Alphonse Allais qui disait qu'il faut prendre l'argent chez les pauvres car s'ils n'en ont pas beaucoup c'est compensé par le fait qu'ils sont nombreux, Swift allait plus loin dans ses propositions. David Gabison a l'assurance, voire la condescendance du professeur. Avec sérieux, il présente les solutions les plus radicales et les plus effroyables, s'emporte quand il pense pouvoir être contredit et semble si convaincu, qu'il doit arriver à convaincre. Dans la salle, les spectateurs rient, mais c'est un rire qui fait réfléchir sur les questions d'aujourd'hui et lorsque le portrait de Swift se dresse à la fin, c'est aussi lui que les spectateurs applaudissent.

Le second spectacle, *L'homme qui rit*, est moins réussi. Christine Guênon a adapté le roman de Victor Hugo, en s'attachant surtout aux passages concernant Ursus, Gwynplaine, Déa et le narrateur. L'ensemble perd un peu de sa cohérence, mais ce que l'on regrette surtout, c'est la faiblesse de la scénographie et une mise en scène peu lisible qui rendent l'ensemble trop monotone. Christine Guênon dit fort bien le texte, elle est même émouvante dans le discours de Gwynplaine à la chambre des lords, où elle fait apparaître ce visage de clown blanc, barré par son sourire monstrueux. Mais l'ensemble reste un peu décevant.

# En attendant... Paris

## FICTION RÉALITÉ GRATUIT

Dans le cadre du cycle « Bourreaux d'enfants ! » qui est organisé par le théâtre de l'Aquarium jusqu'au 28 avril se donnent (jusqu'au 5 avril) le texte de Jonathan Swift **Modeste proposition** suivi, après un entracte au cours duquel il est possible de se restaurer, de **L'homme qui rit**.

Ces deux textes sont très bien traités : à partir d'une oeuvre tragique (pour Hugo) ou pratiquant un humour noir (pour Swift), les interprètes ont créé un univers fidèle au propos tout en provoquant le rire du public. On leur en sait gré, tant le fond du roman et de la nouvelle sont dramatiques. Nul doute, à partir de ces prémices, que les pièces qui suivront – **La pluie d'été**, d'après Marguerite Duras et **Notre avare** d'après Molière – soient d'aussi bonne facture. Si on lui pose la question du choix d'un thème plus propre à faire fuir le public qu'à l'attirer, la réponse est d'une évidence déconcertante : bercé durant toute son adolescence par un théâtre social, il s'est retrouvé l'an dernier avec plusieurs propositions de qualité ayant ce sujet en commun et les a donc acceptées, programmant en première partie le regard des adultes sur les enfants et ensuite l'exclusion de l'enfant de la société du fait d'une transmission qui ne s'est pas faite. Quant au titre du cycle – « Bourreaux d'enfants ! » – c'est tout simplement un [clin](#) d'oeil à Fernand Raynaud.

Pierre FRANÇOIS – En attendant... Paris  
26 mars 2013

# b.c.lerideaurouge

**"Modeste proposition concernant les enfants des classes pauvres, et autres pensées sur divers sujets moraux et divertissant".**

Adaptation et jeu David Gabison  
Mise en scène François Rancillac

"Théâtre de l'Aquarium, La Cartoucherie",

Pour servir l'enfance on sort la cavalerie.  
Tableau noir rempli de maximes et d'équations,  
Sol jonché de journaux, lecture à discrétion.

L'art d'éradiquer la pauvreté en faisant  
Du lard avec les lardons d'environ un an.  
Des bébés comestibles comme des faisans,  
Démonstration faite avec un très grand talent.

Œuvre d'un cynisme hilarant,  
Effrayante d'humour grinçant.  
Un discours à faire frémir,  
Des sensations qui font bouillir.

C'est, deux cents ans avant la folie meurtrière,  
Qu'on tient ces propos qui ne manquent pas de flair.  
Jonathan Swift aurait-il inspiré Hitler ?  
Au fond de ces eaux troubles on ne voit pas très clair ...

**"L'Homme qui rit",**

Adaptation et jeu Christine Guênon.  
Au "Théâtre de l'Aquarium",

C'est un pauvre petit bonhomme  
Qui va se transformer en homme.  
L'enfant soudain abandonné,  
Cicatrices de nouveau-né,  
Un écorché vif, délaissé,  
Va devoir, seul, se redresser.

L'enfant amphore,  
Un temps très fort.  
Croissance brisée,  
Une vie lésée.  
Quand on casse le pot,  
On fissure la peau,  
On fracture les os  
Et on répand les eaux  
De la conscience envolée.  
Reste le corps estropié.

Quand un cœur cadennassé,  
De la vie, en a assez,  
Cette souffrance libérée  
Peut, son jugement, altérer.

Et, ainsi, le miroir brisé  
Reflète un rire déformé,  
Rictus figé d'effroi blessé  
Qui glace et fait aussi rêver.

Car, si ce rire est éternel,  
C'est qu'il transperce les mortels.  
Le jeu prodigieux de l'actrice  
Fait frémir et porte aux délices.

Et, quand "l'enfant perdu portant l'enfant trouvé",  
"La place des enfants dans notre société",  
Quelle est-elle quand on achète et qu'on les vend,  
Ces écorchés de la vie, tous ces innocents ?

**Béatrice Chaland - b.c.lerideaurouge**  
Mars 2013